

Les infidélités lexicales de la traduction du roman *Al liṣṣ wa al-kilāb* de Naguib Mahfouz

Amal El-Himer
FLSH Dhar El-Mehrez Fès, USMBA Fès

Le présent article est une analyse contrastive du français et de l'arabe dans une perspective de mettre en relief les avatars du transfert lexical de la littérature arabe contemporaine vers le français. Il y est question d'une étude comparative du roman intitulé "*Al liṣṣ wa al-kilāb*" de Naguib MAHFOUZ et de sa traduction "**Le voleur et les chiens**" effectuée par le traducteur Khaled OSMAN pour la maison d'édition Sindbad, spécialiste de la traduction de la littérature arabe et persane.

Force est de constater au premier abord qu'il ne suffit pas de maîtriser les structures des deux langues mises en œuvre, ni de parfaire ses connaissances culturelles et civilisationnelles, pour effectuer une traduction copie conforme à l'originale. Le processus de traduction est un chemin semé d'embûches. Nul ne peut échapper à ses dérapages. Un traducteur aussi averti qu'il soit peut revoir à la baisse ou à la hausse sa production le lendemain de cette opération. Il n'existe pas d'isomorphisme, ni lexicale, ni syntaxique, ni stylistique... entre les langues. Le français et l'arabe, en l'occurrence, sont deux systèmes linguistiques diamétralement opposés. La traduction ne peut se réduire donc à un simple transcodage de mots d'un système dans un autre comme un simple change de monnaie. La traduction d'une œuvre littéraire, par exemple, demeure une lecture conditionnée par des facteurs aussi bien internes qu'externes au traducteur.

Toutefois, face à ces obstacles théoriques, *« le traducteur devra compter avec les servitudes qui entravent sa liberté d'expression et il devra aussi savoir choisir entre les options qui s'offrent à lui pour rendre les nuances du message »*¹.

Aussi, Khaled Osman s'est-il résolu d'opter pour des écarts par rapport au texte de départ. En effet, pour tenter de montrer ces écarts, nous examinerons dans un premier temps, des exemples où le traducteur, nous semble-t-il, fait des choix délibérés pour s'éloigner de l'expression du texte source. Il y est ici question du renforcement de certaines expressions du texte source et de la réduction des autres. Dans un deuxième temps, nous présenterons des cas où le traducteur se trouve face à des contraintes inéluctables qui entravent son opération. Dans ce sens, nous étudierons la difficulté de traduire un signe linguistique par un autre aussi

¹ Vinay, J.P., Darbelnet, J., *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1958, p. 32.

motivé que son équivalent et celle de rendre parfaitement un champ lexical par un autre équivalent.

I- Étoffement et économie

Observons ces traductions :

هذه الطرقات المثقلة بالشمس، وهذه السيارات المجنونة، والعابرون والجالسون، والبيوت والدكاكين، ولا شقة تقتر عن ابتسامه (Al liṣṣ wa al-kilāb désormais L. K. pp. 7-8).	Voici les routes accablées de soleil et les voitures folles, les passants et les hommes attablés , les maisons et les boutiques, et pas une lèvre qui laisse échapper le moindre sourire. (Le voleur et les chiens, désormais V. C. p. 9)
صايدة؟ (L. K. p. 63)	Est-elle avec quelqu'un ? (V. C. p. 61)
وقاضي اليسار يغمز لك بعينه فأبشر. (L. K. p. 148)	L'assesseur de gauche te fait un clin d'œil ; voilà de quoi te rendre optimiste. (V. C. p. 141)
هرب الأوغاد، كيف بعد ذلك أستقر؟! (L. K. p. 162)	Les salauds ont pris la fuite, comment trouver la paix de Pâme après cela ? (V. C. p. 154)
فسال لعابه شوقا إلى الطعام والشراب- (L. K. p. 107-108)	Il se délecte à la perspective d'un repas copieux et bien arrosé. (V. C. p. 103)
ما رأيك في دش بارد؟! (L. K. p. 96)	Que dirais-tu d'une bonne douche froide ? (V. C. p. 92)
مساء الخير يا مولاي... (L. K. p. 161)	Bonsoir seigneur et maître. (V. C. p. 153)
واحد البصر فرأى في النافذة امرأة، ها هو رأسها مطموس المعالم. ولكنه يذكره بنور. (L. K. p. 171)	Il aiguise son regard et remarque une femme dressée dans l'encadrement de la fenêtre, une femme dont il distingue mal les traits mais qui lui rappelle Nour. (V. C. pp. 164-165)
سأسحقك كحشرة. (L. K. p. 56)	Je t'écraserai comme un cafard. (V. C. p. 55)
حتى يغمض البوليس عينيه عن منطقة طرزان (L. K. p. 166)	La police ait détourné son attention du café de Tarzan. (V. C. p. 158)
طبعاً، عرفت فيه زبائن لا ينسى فضلهم. (L. K. p. 39)	Bien sûr, j'y ai connu des bienfaiteurs dont je n'oublierai jamais les libéralités. (V. C. p. 39)

Le terme arabe « جالسون » nous renseigne sur l'état de plusieurs personnes assises, mais aucune information n'est révélée, ni sur la manière de s'asseoir, ni sur le meuble sur lequel elles sont assises. Tandis que, la traduction française, « **attablés** » renvoie à la manière de s'asseoir, plus particulièrement autour d'une table. Le choix est certes réussi, puisque les événements ici se déroulent dans un café, mais pourquoi le traducteur a-t-il procédé à une telle précision ? Nous pensons qu'il s'agit d'un choix libre du traducteur et rien ne l'oblige à une telle explicitation. Toutefois, celui-ci a procédé à l'augmentation de l'adjectif « **attablés** » par le substantif « les hommes » dans l'expression « **les hommes attablés** » qui ne figure pas au départ car cet adjectif ne suffit pas à lui seul. Il s'agit de « *L'étoffement* » qui consiste en

« le renforcement d'un mot qui ne se suffit pas à lui-même et qui a besoin d'être épaulé par d'autres »². La même remarque reste valable pour le mot « صايدة؟ » transposé par l'expression « *Est-elle avec quelqu'un ?* ». Mais nous estimons que rien ne l'oblige à procéder aux extensions des verbes « أبشر » et « أستقر » traduits respectivement par les expressions « **voilà de quoi te rendre optimiste** » et « **trouver la paix de Pâme** ».

L'ajout peut affecter toutes les catégories grammaticales. Le nom propre « **Pâme** » de l'expression « **la paix de Pâme** » n'existe pas dans le texte source. Les adjectifs « **copieux** » et « **arrosé** » ne figurent pas dans le texte source comme c'est le cas dans la traduction suivante : « فسال لعابه شوقا إلى الطعام والشراب », « Il se délecte à la perspective d'un repas **copieux et bien arrosé** ». De même, l'adjectif « **bonne** » ne figure pas dans la phrase « ما رأيك في دش بارد؟! », redue par « Que dirais-tu d'une **bonne** douche froide ». De plus, les noms coordonnés « **seigneur** » et « **maître** » n'existent pas dans le texte de départ, « مساء الخير يا مولاي » traduit par « Bonsoir **seigneur et maître** ». De même, le nom « **encadrement** » ne figure pas dans « فرأى في النافذة امرأة », « il [...] observe une femme **dressée** dans l'**encadrement** de la fenêtre ». Dans le même exemple le verbe « **distinguer** » est un ajout.

Pis encore, dans l'expression « سأسحقك كحشرة » traduite par « je t'écraserai comme **un cafard** », Khaled Osman s'est permis de transposer l'hyperonyme « **حشرة** » équivalent à « **insecte** » par l'hyponyme « **cafard** ». Rien n'oblige également le traducteur à transposer les noms « **منطقة** » et « **زبانن** » dans les exemples précédents par « **café** » et « **bienfaiteurs** ». Les équivalents sont exacts dans une telle situation. La traduction de la situation est bien réussie, mais le traducteur est-il resté fidèle au texte source ou non, c'est la question qui nous hante.

De surcroît, le choix d'ajouter bon nombre d'adverbes au cours de la traduction laisse à désirer.

Observons ces exemples :

حكاية مؤسفة، اما بنتك فمعدورة، إنها لا تتذكرك، وسف تعرفك وتحبك... (L. K. p. 40)	<i>C'est une triste histoire mais ta fille n'y est pour rien. Elle ne se souvient pas de toi. Demain elle réapprendra à te connaître et à t'aimer. (V. C. p. 40)</i>
ولم يعد يحتمل رفضها فقام نصف قومة ومال نحوها فهتفت: (L. K. p. 18)	<i>Incapable de supporter plus longtemps son refus, il se lève, se penchant vers elle qui hurle aussitôt : (V. C. p. 20)</i>
إنجاب عنها الحر (L. K. p.8)	<i>Elle en dissipe aussitôt la chaleur. (V. C. p. 10)</i>
وهو يصدقه كإنسان يعتمد كثيرا على غرائزه الملهمه. (L. K. p. 40)	<i>Il ignore d'où lui vient cette sensation mais cela ne l'empêche pas d'y ajouter foi, en homme habitué à se fier à ses instincts toujours en éveil. (V. C. p. 40)</i>
ضربتك قوية كصبرك الطويل. (L. K. p. 8)	<i>Tes coups à présent soient aussi violents que ta patience. (V.</i>

² Ibid., p.108.

	C. p. 10)
وذهبت إلى الحمام ثم عادت وهي تجفف رأسها ووجهها. (L. K. p.98)	<i>Elle se rend à la salle de bains, et revient un peu plus tard en séchant le visage et les cheveux.</i> (V. C. p. 94)
وسمع قرانا يتلى فأيقن ان شخصا قد مات (L. K. p. 82) .	<i>Il entend des versets du coran psalmodiés un décès probablement.</i> (V. C. p. 78)

Les exemples montrent bien que la modalisation des propos par une série d'adverbes est une création du traducteur. Aussi, avons-nous le droit de nous interroger sur le contenu à transposer. Le traducteur doit-il traduire un texte ou un contexte ? la lettre ou l'esprit ? Se permet-il de se passer pour un auteur ou doit-il se contenter de sa fonction primaire de traducteur ?

Si la version de Khaled Osman regorge de situations où l'ajout lexical est de mise. Il y est également question de suppression de bon nombre de vocables qui figurent dans le texte source. Il s'agit de l'économie :

La tendance contraire à l'amplification est l'économie, qui se traduit par un resserrement de l'énoncé obtenu par la réduction, en nombre ou en étendue, des signes qui le composent. Il y a économie dans un segment de l'énoncé lorsque le même signifié est porté par un signifiant allégué.³

Examinons les traductions suivantes :

وفصل بينهما الصمت، ونبح في مشارف القرافة كلب، وصعدت عن نور تنهدة كالبخار، ثم ارتفع صوتها وهي تقول في حزن بالغ: (L. K. p. 119)	<i>Le silence ; un chien aboie aux abords du cimetière ; Nour émet un soupir presque imperceptible puis prend la parole, d'une voix toute de tristesse :</i> (V. C. p. 115)
ويحسن ان تقول للشيخ السلام عليكم (L. K. p. 80) .	<i>Il serait bon d'aller saluer le Cheikh.</i> (V. C. p. 77)
فلم يستطع جوابا، إلى هذا الحد بلغ منه الإعياء . (L. K. p. 81)	<i>Il n'a pas la force de répondre.</i> (V. C. p. 78)
توقف عن المسير. (L. K. p. 10)	<i>Il s'arrête</i>
ودخل عليش سدره في جلاب فضااض منتفخ حول جسم برميلي، رافعا وجها مستديرا ممتلئ اللغد تحت ثفن مربعة وأنف غليظ محطم العرنين. (L. K. p. 13)	<i>Aliche Sedra fait alors son entrée, vêtu d'une ample gallabieh gonflée autour de son corps en tonneau, arborant un visage rond où ressortent son double menton et son nez épais aux narines écrasées.</i> (V. C. p. 15)
ولكنها القسمة والنصيب والواجب أيضا (L. K. p. 14-15) .	<i>C'était le destin et le devoir aussi.</i> (V. C. p. 16)
صورة كبيرة في الجدار. (L. K. p. 13)	<i>Un portrait accroché au mur.</i> (V. C. p. 15)

³ Ibid., p.184.

Nous pouvons remarquer que le traducteur a procédé à des réductions aussi bien partielles que totales. L'énoncé arabe « **وفصل بينهما الصمت** » est réduit au mot « **le silence** ». L'expression « **و فصل بينهما** » qui figure dans la version arabe a été complètement supprimée dans la version française. De plus, le syntagme « **أن تقول للشيخ السلام عليكم** » a été réduit à « **saluer le cheikh** ». Les deux noms coordonnés « **القسمة والنصيب** » sont traduits par le nom « **le destin** ». Tandis que, le syntagme « **إلى هذا الحد بلغ منه الإعياء** » a été complètement omis dans la traduction.

En outre, chacune de ces expressions arabes se trouve mutilée au cours de l'opération de traduction. La première « **توقف عن المسير** » rendue par « **Il s'arrête** » en donne un exemple pertinent. Le verbe « s'arrêter » est employé ici comme un verbe intransitif. Or, il est utilisé en arabe comme un verbe transitif qui nécessite un complément d'objet indirect, « il s'arrête de... ». De plus, les adjectifs « **ممتلنا** » et « **كبيرة** » dans « **وجها مستديرا و ممتلنا** » rendues respectivement par « **Un visage rond** » et « **Un portrait accroché au mur** » sont omis au cours de la traduction. Les adverbes « **بصراحة ودون مبالاة** » sont également écartés au cours de la transposition. Nous pouvons multiplier les exemples de suppression comme, nous l'avons fait dans le cas de l'ajout lexical. Toutefois, ces exemples suffisent pour montrer que le traducteur ne s'est pas contenté d'amplifier son lexique mais également de le réduire et de l'anéantir dans plusieurs situations.

Si les transformations précédentes relèvent d'un choix délibéré du traducteur, d'autres situations montrent qu'il s'agit d'un atterrissage forcé. Il s'agit de la traduction de la motivation du signe linguistique.

II- Les contraintes de la motivation du signe linguistique

Une autre difficulté qui vient s'ajouter à la question du transfert du lexique est celle de la traduction de la motivation du signe linguistique. En effet, certains mots perdent de leur motivation au cours de la traduction.

Il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive des signes linguistiques qui résistent au transfert de la motivation, mais plutôt de nous arrêter sur quelques exemples qui nous semblent pertinents pour montrer que la traduction d'un signe linguistique en un autre aussi motivé que son prédécesseur n'est pas toujours une tâche évidente.

Observons les traductions suivantes :

(L. K. p. 148). كأخر طلب من عشاوي.	<i>Ce serait la dernière volonté que je formulerai au bourreau.</i> (V. C. p. 141)
(L. K. p. 147). فنظر من خلاله إلى القرافة.	Il [...], observe à travers les persiennes le

	cimetière. (V. C. p. 140)
(L. K. p. 146). يطوقه صمت المقابر.	<i>Il est [...] plongé dans le silence des tombes.</i> (V. C. p. 139)

Le nom « **عشماوي** » était au début un nom propre. Il s'agissait en Egypte d'une personne qui exécutait la peine de mort. L'application de la peine de mort n'était pas une fonction. Le premier à exercer cette profession s'appelait Ahmed Ashmawi et depuis, ce nom fut attribué à cette profession.

Traduire donc ce signe linguistique par le mot bourreau ne garde pas une part de motivation étymologique du départ et par conséquent le transfert conduit à une perte de la charge sémantique au cours de l'opération de traduction. Le corpus contient deux autres exemples qui traduisent le mot en question en bourreau.

Un autre mot pose encore d'énormes difficultés de traduction quant au transfert de sa motivation étymologique. Il s'agit du mot « **القرافة** » traduit par cimetière. « **القرافة** » est un nom qui renvoie à une région en Egypte, et plus spécialement une région du Caire. C'est un lieu qui abrite un cimetière. Ce cimetière s'appelle ainsi par référence au nom d'une tribu des Almghafer, appelée « **BanuQarafā** ». Puis, ce nom sera généralisé à tous les cimetières de l'Egypte. Le texte arabe se compose de quatorze occurrences qui traduisent ce mot en cimetière.

En traduisant ce mot du texte initial par cimetière, toute une charge culturelle, artistique et identitaire est perdue. La déperdition de la motivation étymologique du mot y est donc inéluctable.

Toutefois, le traducteur, maîtrisant parfaitement son lexique, a traduit le mot « **المقابر** » par les tombes comme dans l'exemple « **يطوقه صمت المقابر** » rendu par « *Il est [...] plongé dans le silence des tombes* ». Le mot « **المقابر** » est le pluriel de « **مقبرة** » qui signifie à l'origine cimetière. Mais Khaled Osman a bien saisi la signification et s'est permis d'interpréter le mot désignant à l'origine le lieu des tombes par le mot tombe lui-même. Ceci demande non seulement une maîtrise parfaite des subtilités de la langue de départ, mais également une parfaite compréhension du vouloir dire de l'auteur du texte source.

Il est à signaler que le mot d'origine renferme donc une motivation d'ordre morphologique de par sa dérivation. Sa traduction entraîne une perte de la charge dérivationnelle au cours du transfert.

Les toponymes ne renvoient pas à des lieux fictifs dans le roman, mais à des endroits ayant des références et des dimensions à connotation géographique, psychologique et sociale

difficiles à transposer dans une autre langue. Parmi ces lieux nous pouvons citer : Abbassieh – Aboul Hol – Ayati – Bab el-Nasr – Balyana – Darrassa – Désert de Zeinhom – El-Wayli – Guizeh – Manoli – Muqattam – Qasr el-Aïni – Passage Seirfi – Rod el-Farag – Rue Negmeddine – Tsepas.

Pour tenter de rapprocher le lecteur des référents de certains toponymes, le traducteur a choisi de les transposer en français en les renforçant par des notes de bas de page. Ainsi, explique-t-il :

Ayati, Tsepas et Manoli : Grands restaurants du Caire. » (V. C. p.105) ; « Balyana : Bourg de Haute-Égypte au sud de Sohag. » (V. C. p.101) ; « El- Wayli I : District de police » (V. C. p.149) ; « Muqattam : Colline sablonneuse qui surplombe l'est du Caire » (V. C. p.23) ; « Rod el-Farag : Quartier populaire du Caire. » (V. C. p.128).

De surcroît, les noms propres attribués aux personnages du roman soumis à l'examen ou ceux qui figurent occasionnellement dans le texte n'échappent pas eux aussi à ces transfigurations de motivation.

« Il est un lieu commun de dire que, quel que soit le type de traduction à effectuer (littérale, sémantique, communicative ou libre adaptation, Hervey et Higgins 1992) et le domaine auquel appartient le texte traduit (littéraire, scientifique, géographique, historique, médicale, etc.), tous les traducteurs, les débutants plus que les chevronnés, se trouvent confrontés à l'embarras de la restitution des noms propres. »⁴

Il n'est pas de notre intention de mener une étude anthroponymique des noms propres du récit en question, mais il est intéressant de savoir quelles stratégies le traducteur a-t-il adoptées pour rendre les noms propres dans le texte traduit. D'une manière synthétique, il s'agit de savoir si le traducteur a procédé par report tel qu'il a été utilisé par M. Ballard⁵, éventuellement avec assimilation phonétique, ou s'il a traduit ou explicité le sens du référent. Le premier cas relève de « *la non-traduction* » qui « *est effectivement une stratégie possible que le traducteur peut adopter. Elle correspond au processus d'emprunt dans le domaine du lexique, mais dans le domaine de la traduction, il serait plus adéquat d'appeler ce procédé traductologique de report* »⁶. Le report des noms propres est un procédé qui découle du principe que « *les noms propres ne se traduisent pas* »⁷.

En effet, Saïd, nom propre attribué au héros de cette histoire en arabe, est chargé de sèmes inhérents et de sèmes afférents. D'une part, il est issu par l'intermédiaire d'une

⁴ Lungu-Badea, Georgiana. « La traduction (im) propre du nom propre littéraire. ». *Translationes*3 (2011b). Timișoara : Editura Universității de Vest, p. 67.

⁵ Ballard, Michel (2001), *Le nom propre en traduction*, Paris : Ophrys.

⁶ RAKOVÁ, Zuzana. La traduction des noms propres dans deux romans hugoliens (Translations of proper names in two Hugolian novels). *Romanica Olomucensia*, Olomouc: Univerzita Palackého v Olomouci, Filozofická fakulta, 2014, vol. 26, No 1, p. 51

⁷ Leroy, Sarah (2004), *Le Nom propre en français*, Paris : Ophrys, p.7.

dérivation impropre de l'adjectif arabe « saïd » qui signifie à l'origine heureux. D'autre part, ce personnage est intimement lié à la question du bonheur de par son comportement tout au long du récit. Du coup, cette conjonction de sèmes inhérents et afférents pose d'énormes difficultés de transfert. Dans ce sens, Lungu-Badea déclare que « *De nombreux noms propres lexicalisés ayant à leur origine des noms communs, des adjectifs, etc., actualisent cette fonction dans les textes littéraires, les pamphlets, les satires, et renvoient, selon le contexte, à une entité connue.* »⁸

D'un côté, fidèle à ses principes et à ses idées révolutionnaires, Saïd se sent fier de ses actes criminels. Il est convaincu qu'il est en train de tenter d'instaurer, par les armes, la justice et l'équité que l'état ne peut assurer par les lois. Ce type de valeurs, dont il est enchanté, lui sont inculquées par son ancien ami Raouf Elouane qu'il considère comme un modèle à suivre. « *Tu étais un homme remarquable, Raouf, en plus d'être mon professeur.* » (V. C. p. 110). Il est séduit par les incitations du maître, « *N'aie pas peur, en vérité je considère le vol comme un acte licite !* » (V. C. pp. 110-11), lui suggère Raouf. Et d'ajouter « *N'est-il pas juste que ce qui a été extorqué par le vol soit recouvré par le même moyen ?* » (V. C. P. 11). Telles sont en quelques sortes les valeurs qu'il défend et qu'il tente de rétablir par des actes illicites et qui sont à la fois la source de son bonheur et de sa fierté.

De l'autre côté, Saïd est à la recherche du bonheur perdu puisqu'il représente un homme pauvre souffrant de toute forme de frustration et de marginalisation. De nombreux maux psychologiques et émotionnels le torturent jour et nuit, que ce soit envers ceux qui l'ont trahi ou envers ceux qu'il a aimés. Il n'est donc pas surprenant qu'il reste en perpétuelle quête du bonheur en cherchant à se venger aussi bien de ses traîtres que de la société. Il incarne le malheur que la société lui infligé et à travers lui, au peuple tout entier.

Bref, le nom propre attribué à ce personnage semble être lié à la question du bonheur et du malheur. Ces sèmes inhérents et afférents résistent au versement dans l'autre. « *La nature des noms propres rend impossible le détachement de la recherche de leur nature quadridimensionnelle : sémantique, sociolinguistique, graphique et phonétique* »⁹. La question donc est dans quelle mesure la traduction pourrait-elle conserver toutes ces connotations au cours du transfert ?

Un autre nom propre qui pose encore des difficultés de transfert est celui de « Raouf », dérivé de l'adjectif arabe « raouf » et qui porte un sens de pitié et de compassion, sens que nous pouvons repérer facilement à travers les péripéties du récit. Ce personnage manifeste à

⁸ Ibid., p.68.

⁹ Ibid., p.67.

ces débuts, quand il était étudiant à la faculté de droit, des principes révolutionnaires. Il éprouvait beaucoup de compassion et de solidarité non seulement envers Saïd et sa famille, mais également envers tous les démunis du peuple car il réclamait, ne serait-ce que par des slogans, justice et équité.

De plus, Saïd Mahrane et Raouf Elouane, supposés avoir les mêmes idées révolutionnaires, celles d'un maître et de son disciple, semblent porter des noms de familles qui riment phonétiquement. D'ailleurs l'auteur ne le déclare manifestement, « *n'est-il pas étrange qu'Elouane rime avec Mahrane* » (V. C. p. 36).

Toutefois, ces deux signifiants renvoient à des étymologies tout à fait contradictoires. Mahrane, dérivé de l'adjectif « maahir », réfère en arabe aux habiletés intellectuelles et manuelles que possède Saïd en pratiquant des vols et des actes criminels qui ne laissent aucune trace. Tandis qu'Elouane, dérivé de l'adjectif « aali » (aliyyatou alqawmi), signifie en arabe, qui appartient à la haute société, c'est-à-dire, une personnalité notable. Naguib Mahfouz ne s'est pas contenté d'attribuer à ces deux personnages deux statuts sociaux complètement opposés dans le récit, mais il a tenu à le faire par des noms de familles qui les dénotent.

Si le traducteur arrive à garder la rime phonétique des noms de familles des deux personnages en question, il se trouve incapable de traquer les origines étymologiques des noms de familles. D'où, une perte de la charge sémantique au cours de la traduction.

Khaled Osman a adopté la même stratégie de renforcement par des notes de bas de page qui expliquent la connotation des noms propres. Al-hussein et Anantara sont épaulés par des explications qui n'existent pas dans le texte de départ en disant que « *Al-Hussein, petit-fils du Prophète Muhammad, serait, selon une croyance populaire sans fondement historique, enterré au Caire où il a donné son nom à la célèbre Mosquée Sayyidna al-Hussein* » (V. C. p. 80) et que Antara Ibn Cheddad est un « *poète et chevalier de l'ère préislamique dont le courage lui a valu de devenir un héros de geste* » (V. C. p. 122).

Toutefois, cette résolution de restitution par la note du traducteur a fait couler beaucoup d'encre. En effet, dans un article intitulé « De l'érudition à l'échec : la note du traducteur » Jacqueline Henry¹⁰ s'interroge : « *la note du traducteur est-elle admissible ou à bannir, s'agit-il d'un ajout érudit justifiable, ou d'un aveu d'échec qui jette l'opprobre sur le traducteur ?* »¹¹

¹⁰ Henry, J., « De l'érudition à l'échec : la note du traducteur », in *Meta*, 45 (2), Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2000, pp. 228-240.

¹¹ Ibid., p.228.

Les commentaires suscités et les réponses apportées oscillent entre une condamnation et une légitimation de la note du traducteur. D'une part, elle est considérée comme étant une infidélité au texte source, voire une intrusion et une subjectivité du traducteur « *censé être invisible, totalement effacé, dans l'ombre* »¹² comme le remarque J., Henry. Elle avance que « *la note du traducteur soulève aussi le problème du « contrat moral » entre le traducteur et l'auteur. En faisant fonction de récrivain, le traducteur ne doit-il pas respecter les choix faits par l'auteur ?* »¹³. Le bannissement de la note du traducteur en témoigne clairement les fameux propos de Dominique Aury dans sa préface des *Problèmes théoriques de la traduction* de Georges Mounin quand il conclut que « *la note en bas de page est la honte du traducteur... Mais il y a pire.* »¹⁴. D'autre part, elle est d'une nécessité incontournable pour combler le fossé entre les langues et relève du plein droit « *du traducteur à casquettes multiples également chargé de préfacier, de commenter, etc.* »¹⁵, un traducteur « *dont la tâche est de restituer l'œuvre première dans un contexte linguistique, culturel, géographique, voire temporel second* »¹⁶. Elle sert de pont quand l'échange des langues et cultures s'avèrent difficile. Dans tous les cas, cette polémique est une preuve de la difficulté de la tâche du traducteur.

Qu'elles suscitent l'irritation ou l'admiration des critiques, accueillies comme un hommage à la « *différence fraternelle* » (Pasquier, 1992 : 196), qui sépare langues et cultures ou bien encore considérées comme un « *dernier recours* » (ibid. : 195), les notes nous rappellent que la traduction est un jeu d'écriture(s) aux règles jamais établies, toujours à négocier, et par essence polémique.¹⁷

Une autre motivation qui nous semble encore pertinente, est celle attribuée au nom propre « **Nour** ». Celui-ci signifie en arabe lumière. D'ailleurs, le traducteur s'en est bien rendu compte quand il a traduit le calembour présent dans ce dialogue : « *كيف حالك يا نور؟ — هي كما ترى نورونور؟ فأجاب طرزان باسمها: — هي كما ترى نورونور؟* (L. K. p. 64) ; « *- Comment vas-tu, Nour ? Tarzan répond en souriant : - Comme tu vois, Nour la bien nommée rayonne de lumière !* » (V. C. p. 62).

De même, le traducteur a rendu deux homonymes de « **نور** » par le nom commun « **lumière** » et par le nom propre « **Nour** » comme dans l'exemple suivant : « *رأى النور في نافذة* » (L. K. p. 117) traduit par « *Il aperçoit de la lumière à la fenêtre de Nour* » (V. C. p.

¹² Ibid., p.239.

¹³ Ibid., p.239.

¹⁴ Mounin, G. op. cit., p. XI.

¹⁵ Henry, J., op.cit., p.2

¹⁶ Ibid., p.230.

¹⁷ Pascale Sardin, « De la note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte » in *Palimpseste*, N°20, Presse Sorbonne Nouvelle, Paris, 2007, p. 121.

114). Le traducteur a également renforcé la réexpression par une note de bas de page en expliquant qu'il s'agit d'un « *jeu de mots, car **nour** signifie (lumière)* » (V. C. p. 62).

Soulignons qu'à l'instar du personnage de Saïd, celui de Nour est également paradoxal. Nour, la prostituée éprise, est un personnage qui vit dans l'obscurité de par sa fonction de nuit, mais elle représente une lueur de lumière dans la vie du héros Saïd, comme il le déclare lui-même dans la réplique : « *Crois-moi, je suis heureux d'être avec toi.* » (V. C. p. 104) ou dans « *Il n'y a aucune certitude, aucune, si ce n'est ta présence près de moi dont je ne peux me passer.* » (V. C. p. 136) et également dans « *Et je dirais même plus, tu es un paradis au milieu des balles qui me poursuivent.* » (V. C. p. 136).

Ce qui est encore marquant, c'est que tout au long du récit, le prénom Nour est souvent associé à des états de lumière. Nous nous sommes amusés à parcourir le texte pour y repérer ce nom et ses acolytes. Nous pouvons remarquer que sur soixante-cinq occurrences, cinquante passages présentent le nom propre Nour au voisinage des termes qui renvoient à des états de luminosité comme le montre l'exemple suivant : « - *C'est **Nour**, tu ne te souviens pas d'elle ? - Saïd scrute **les ténèbres** mais ne voit rien.* » (V. C. p. 61). Le prénom Nour et le nom commun ténèbres sont du domaine de la lumière. Il en est de même de tous les passages du corpus qui contiennent le nom propre en question. Nous nous contentons d'en citer uniquement les passages où la luminosité se présente dans un voisinage proche du mot Nour. « *Dans les yeux de Saïd passe **un éclat sombre** qui n'échappe pas à **Nour**, et il demande, comme s'il parlait tout seul :* » (V. C. p. 63) ; « ***Nour** ? Il serait imprudent de la rejoindre, surtout en cette **nuit** où l'on va commencer à enquêter, interroger, soupçonner.* » (V. C. p. 75) ; « *Il semble que les ronflements de **Nour** vont se poursuivre jusqu'à son réveil au **crépuscule**.* » (V. C. p. 93) ; « *Tu ne peux pas donner de **la lumière** c'est que l'appartement doit rester comme il est d'ordinaire en l'absence de **Nour**.* » (V. C. p. 100) ; « *Saïd Mahrane a **sombré** dans le sommeil et en émerge péniblement. Soudain il se souvient : l'appartement de **Nour** rue Negmeddine...* » (V. C. p. 101) ; « *Combien de temps vais-je supporter ces attentes quotidiennes dans **l'obscurité** jusqu'au retour de **Nour**, au petit matin ?* » (V. C. p. 112) ; « *Il aperçoit de **la lumière** à la fenêtre de **Nour*** » (V. C. p. 114) ; « ***Le sommeil** le gagne par surprise [...] Il ouvre les yeux et aperçoit **Nour** qui l'observe d'un regard sans vie...* » (V. C. p. 142) ; « ***L'aube** approche et **Nour** n'est toujours pas rentrée* » (V. C. p. 145) ; « ***Nour** n'est pas rentrée. Où a-t-elle passé **la nuit** ?* » (V. C. p. 146) ; « *Il enlève sa veste et se jette sur le canapé, dans **la pénombre**. Il s'interroge à haute voix, d'un ton lugubre : - Où es-tu **Nour** ?* » (V. C. p. 149) ; « *Passé **minuit**, il se rend rue Negmeddine et aperçoit de **la lumière** à la fenêtre de **Nour*** » (V. C. p. 158)

Si nous procédons à un parcours exhaustif du corpus, nous pouvons aisément remarquer que le mot «Nour» appelle généralement un mot qui tourne autour du champ lexical de la luminosité. Ainsi, la liste des mots qui se présentent en présence du mot «Nour» est la suivante :

Ténèbres – éclat – sombre – nuit – obscurité – lueur – vacillante – flamme – allumette – lampe – allumée – crépuscule – lumière – aube – sommeil – pénombre – noir – jour – réveillé – après-midi – lampe – lune – minuit.

Si dans le texte source, le lien entre le nom propre et le champ lexical de la luminosité est pertinent, le report du nom propre «Nour» ne maintient pas cette association puisque le mot ne traîne que sa sonorité.

Ceci dit, si nous étendons l'analyse de la motivation du signe linguistique à d'autres catégories grammaticales, nous pouvons remarquer que le traducteur, même s'il maîtrise parfaitement les subtilités aussi bien de la langue de départ que de la langue d'arrivée, il est dans l'incapacité de rendre un signe linguistique motivé par un autre de même nature. La difficulté va crescendo, si nous nous intéressons davantage au transfert des champs lexicaux.

III- Champs lexicaux et traduction

Georges MOUNIN¹⁸ a bien démontré que la linguistique moderne a dépassé la notion du lexique considéré comme un répertoire, un inventaire ou un sac-à-mots qui contiennent des correspondants aux réalités extralinguistiques, « *C'est-à-dire la vieille notion qu'il y aurait, malgré des exceptions négligeables, une relation bi-univoque entre chose et mot, signifié isolé et signifiant isolé, sens linguistique et forme linguistique.* »¹⁹

Selon lui, ce constat a conduit les linguistes, chacun de son côté, à substituer à cette vieille notion du lexique comme nomenclature, celle du lexique comme une structure, ou plutôt comme un ensemble de structures. C'est cette idée qui s'exprime aujourd'hui, selon lui, par des images différentes, celle de champ sémantique, champ notionnelles, champs lexicaux/lexicologiques et/ou autres. Dans ce sens, il avance qu',

Il existe dans la pensée des champs conceptuels, des espèces de mosaïques de notions associées, recouvrant un domaine bien délimité que l'expérience humaine isole et constitue en unité conceptuelle. Il existe, à côté, des champs lexicaux, chacun formé par l'ensemble des mots qui recouvrent, en les morcelant, les champs conceptuels correspondants. »²⁰

¹⁸ G. Mounin, Les problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard, 1963, pp. 71-187.

¹⁹ Ibid., p. 69.

²⁰ G. Mounin, Les problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard, 1963, p.72.

Et d'ajouter que nous retrouvons ici, la démonstration de la valeur saussurienne qui considère qu'un mot n'acquiert de signification que par la présence ou l'absence des autres constituants de la langue et que « *la partie conceptuelle de la valeur [d'un terme] est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue* ». Cette valeur se précise davantage par des rapports de ressemblance et de dissemblance qu'elle entretient avec les autres termes du même champ sémantique et avec qui il constitue une mosaïque et d'autres dont elle se distingue. Traduire un terme nécessite le transfert de tout un champ sémantique qui le précise et d'autres qui le distinguent. Aussi, G. Mounin se prononce-t-il que

Si l'on pouvait démontrer que la totalité du lexique, dans toutes les langues — et quel que soit le niveau de la civilisation, de la culture, enregistré par chacune de ces langues — est structurée selon de tels champs sémantiques, [...] On démontrerait que la coïncidence traductionnelle exacte de deux éléments d'un même champ sémantique, dans deux langues différentes, est presque toujours impossible.²¹

En effet, Un premier champ lexical qui résiste à la traduction est celui de l'art culinaire. Aussi, le traducteur hésite-il-il entre énoncer le nom des plats dans leur langue d'origine, c'est-à-dire accepter de les consommer tels quels ou les traduire en les nommant d'après la cuisine européenne. Pour certains plats qui n'admettent pas d'équivalents, le traducteur les traîne dans le territoire français mais en les explicitant par des notes de bas page qui ne figurent pas dans le texte source. Ainsi, définit-il *Basterma comme étant un « Saucisson de bœuf à l'ail » (V. C. p. 41)*, *tahino comme étant un « Mets d'accompagnement à base de sésame » (V. C. p. 104)* et *charbat comme étant une « Boisson au sirop de fruits que l'on offre traditionnellement dans les occasions heureuses » (V. C. p. 13)*.

De plus, avec le champ lexical de la religion de notre corpus, nous assistons également à des résistances du transfert comme nous pouvons le noter aisément dans l'exemple suivant : « *ويحسن أن تقول للشيخ السلام عليكم* », « *Il serait bon d'aller saluer le Cheikh* ».

Ni le verbe saluer, ni le nom cheikh ne traduisent fidèlement le contenu de la phrase source. Si le verbe ne reflète pas la manière de saluer, le nom ne revoit pas à la signification d'origine puisque ce mot n'admet pas d'équivalent dans la langue cible. Le mot « Cheikh » dans la culture arabo-musulmane désigne une personne possédant un certain savoir et pouvoir religieux et chargé de le transmettre de génération en génération. Larousse le définit comme étant « *Dans les confréries religieuses islamiques (tariqa), guide spirituel* ». L'équivalent qui porte toute cette charge culturelle n'existe pas en français. C'est l'emprunt qui semble donc

²¹ Ibid., pp.78-79.

convenir à cette situation. Pourtant, celui-ci ne traîne pas tout le contexte culturel de l'expression d'origine.

De même, le verbe « commencer » n'est obligatoirement pas l'équivalent du verbe arabe « أقام » dans la phrase « وأقام الشيخ الصلاة » (L. K. p. 81), « Le *cheikh* commence sa prière » (V. C. p. 78). Le verbe arabe dans une telle situation comporte deux significations : Soit un appel à la prière soit un début de la prière.

Nous pouvons remarquer également que le nom « innocent » ne correspond parfaitement pas au terme arabe « المستقيم » puisque l'un relève du champ de la religion, l'autre du champ du droit civique, comme dans l'exemple « في المذهب يستوي المستقيم والخاطيء », traduit par « *La doctrine ne distingue pas entre innocents et coupables* » ou « لا يحب المستقيمين » rendu par « *Il hait les innocents* ». Toutefois, le nom « innocent » est attribué tantôt au nom « المستقيم » tantôt au nom « بريء » comme dans le cas suivant : « بريء ضعيف آخر », « *Encore un innocent* ».

La même remarque reste valable pour les noms « الشرع » et « loi » qui relèvent de deux champs différents comme dans les exemples « نعم ولكل خلاف حل في الشرع » (L. K. p. 11), « ولكن أمها لن تفرط فيها إلا بالشرع » (L. K. p. 19) rendus respectivement par « *Non, mais la loi est là pour régler les différends.* » (V. C. p. 13) et « *À mon avis, sa mère ne renoncera à elle que si la loi l'y oblige* » (V. C. p. 21).

De même dans l'exemple, « جاء دوري في الجهادية » (L. K. p. 109) ayant comme équivalent « *Je dois partir au service militaire* » (V. C. p. 105), « الجهادية » et « *service militaire* » appartiennent à deux champs sémantiques différents. Le nom arabe « الجهادية » relève du droit religieux. Tandis que le nom « *service militaire* », appartient au droit civique.

En outre, dans « المهتزون بالأنشيد » (L. K. p. 21) traduit par « *Les hommes secoués au rythme des chants religieux* » (V. C. p. 24), à défaut d'équivalent dans la langue cible, le traducteur s'est résolu d'ajouter l'adjectif religieux qui ne figure pas dans la phrase source pour ainsi garder le renvoi au champ lexical de la religion. De même, pour « أهل الذكر » dans l'exemple « أين المریدون وأين أهل الذكر؟ » (L. K. p. 22), « *où sont les fidèles et où sont les danseurs du zikr ?* » (V. C. p. 25), le traducteur ne s'est pas contenté d'ajouter le nom « *danseurs* » au nom « *zikr* », mais il s'est résolu de renforcer par une note explicative de bas de page en définissant le mot « *zikr* » comme étant « *une cérémonie soufie visant à atteindre un état d'exaltation mystique par la répétition du nom de Dieu et le balancement du corps sur un rythme cadencé* » (V. C. p. 25)

De même pour le mot « l'Aïd », le traducteur a choisi une explicitation par une note de bas de page qui ne figure pas dans le texte source en avançant qu'il s'agit bien de « *Aïd el-*

Fetr : fête qui scelle le jeûne du mois de Ramadan » (V. C. p. 11), comme le montre la phrase « وقيل ذلك بعام خرجت من العطفة ذاتها تحمل دقيق العيد » (L. K. p. 9) traduite par « *Pourtant, un an plus tôt, l'endroit était témoin de votre félicité, toi chargé de la farine de l'Aïd* » (V. C. p. 11). Aucun signe explicite dans le texte source ne renferme l'indication de *Aïd el-Fetr* et nous ignorons les raisons du choix du traducteur.

Toutefois, à défaut d'équivalents précis dans la langue cible, le traducteur considère que le nom « المریدون » traduit précédemment par « **fidèles** » est synonyme de « المنشدين » et leur accorde la même traduction « fidèles » : « وأترنم سرا مع المنشدين » (L. K. p. 31) « *Chanter avec les fidèles* » (V. C. p. 31) Dans une telle situation, les signifiés sont intimement liés l'un à l'autre, mais les signifiants ne renvoient toujours pas à, la même chose.

Le roman regorge de termes à référence religieuse qui posent d'énormes difficultés de traduction. Nous en citerons ces exemples :

(L. K. p. 22). أتم الشيخ تمتته ثم رفع رأسه.	Le Cheikh cesse ses invocations puis redresse la tête. (V. C. p. 24)
(L. K. p. 116) فتتم سعيد: ولا الصيام في رجب	Saïd renchérit en murmurant : Pas même ceux qui font l'excès de zèle. (V. C. p. 113)
(L. K. p. 146) وعزواتك الظاهرة للقصور	Tes incursions victorieuses dans les demeures cossues. (V. C. p. 139)
(L. K. p. 83) قرأ الشيخ سورة الفتح	Le cheikh lit la sourate de la Victoire. (V. C. p. 80)
(L. K. p. 57) ليلة بيضا بالصلاة على النبي.	Quel jour faste et béni grâce au prophète ! (V. C. p. 56)
(L. K. p. 15) اخز الشيطان يا سعيد.	Prends garde au démon Saïd. (V. C. p. 17)

Le mot « تمتة » qui est une onomatopée signifiant murmurer a été explicité par « les **invocations** ». D'ailleurs, le traducteur hésite quant à la traduction du verbe « تمت ». Celui-ci est tantôt traduit par murmurer, tantôt par grommeler comme le montre les exemples « انحرف » rendus respectivement par « Le coin de sa bouche se plisse en un geste de compassion, il **murmure** », « Saïd renchérit en **murmurant** », « Il **grommelle** ». De la même façon, le mot « خلاء » est rendu par « **immensité** », « **découvert** », « **désert** », « **écart** », « **grande étendue** », « **s'isoler** », « **silence** ». Nous nous sommes amusés à parcourir le texte pour voir les contextes des différentes traductions du mot en question.

Nous avons relevé ce qui suit :

ومضى في الخلاء وهو يتألف. (L. K. p. 117)	<i>Il avance lentement dans l'immensité, jetant autour de lui des regards méfiants et circonspects. (V. C. p. 113)</i>
خلاء حتى باب النصر، هنا القرافة.. (L. K. p. 94)	<i>Oui, c'est découvert jusqu'à Bab el-Nasr, et là c'est le cimetière. (V. C. p. 89)</i>
ومن خلال النافذة الكبيرة والباب لآح الخلاء شاملا متراميا إلى غير نهاية. (L. K. p. 58)	<i>A travers la fenêtre, on devine le désert qui s'étend à perte de vue dans l'obscurité épaisse. (V. C. p. 57)</i>
وما كاد يظهر عند مدخل القهوة حتى بادره طرزان فذهب به إلى الخلاء بعيدا ثم قال معتذرا: (L. K. p. 122)	<i>Il n'est pas encore parvenu à l'entrée du café qu'il aperçoit Tarzan qui vient au-devant de lui pour l'entraîner à l'écart, avant de s'excuser: (V. C. p. 119)</i>
وشهد هذا الخلاء مهارتك. (L. K. p. 62)	<i>Cette grande étendue a été le témoin de ton adresse. (V. C. p. 60)</i>
نعم، سنذهب بسيارته إلى مدفن الشهيد فهو يحب الخلاء! يحب الخلاء عند مدفن الشهيد؟ (L. K. p. 65)	<i>Oui, il m'emmène avec sa voiture au Monument au Martyr, il aime s'isoler. Il aime s'isoler près du Monument au Martyr ? (V. C. p. 63)</i>
وضح الخلاء في الخارج بنهيق حمار ختم بحشرجة كالبيداء (L. K. p. 26).	<i>Le silence extérieur est rompu par un braiment d'âne achevé par un son rauque qui évoque un sanglot. (. C. p. 28)</i>

Certes, les choix du traducteur sont bien réussis dans ces contextes. Mais ces variations peuvent-elles s'expliquer par une homonymie ou une polysémie ? une chose est sûre une imprécision du référent terme source peut justifier ces traductions.

De plus, la réplique « ولا الصيام في رجب » rendue par « *Pas même ceux qui font l'excès de zèle* » est un exemple typiquement ancré dans la religion arabo-musulmane. Toutefois, l'expression équivalente renonce bien à cet ancrage culturel. Le traducteur a-t-il choisi de basculer l'expression dans un autre champ différent de celui du départ ou bien s'agit-il d'une contrainte dictée par l'absence d'équivalent. De même pour les mots « غزوات » et « incursions victorieuses », non seulement ils ne relèvent pas du même champ sémantique, mais ils renvoient à des référents différents. En tout état de cause, les exemples qui suivent montrent bien que la discordance des champs lexicaux d'une langue à l'autre est un fait.

Ainsi, G. Mounin²² affirme-t-il que les champs sémantiques fournissent les démonstrations les plus tangibles et les plus variées de la difficulté de traduire, voire de l'impossibilité théorique de traduire du fait que « tout système linguistique renferme une

²² Ibid., p. 74.

analyse du monde extérieur qui lui est propre, et qui diffère de celle d'autres langues ou d'autres étapes de la même langue »²³. Un même monde extralinguistique subit des découpages linguistiques différents. « *Quand nous parlons du monde dans deux langues différentes, nous ne parlons jamais tout à fait du même monde : d'où l'impossibilité théorique de passer d'une langue à une autre...* »²⁴.

En effet, un autre aspect de la difficulté réside au niveau du découpage du temps de la langue source à la langue cible. La chronologie des moments de la journée varie du texte source à sa traduction. L'exemple suivant en fait preuve : « نحن في العصر », « *Nous sommes l'après-midi* ». Dans cet exemple, il ne s'agit uniquement pas d'un terme arabe « العصر » qui appartient au champ religieux et de sa traduction « *l'après-midi* » qui n'en relève pas, c'est-à-dire que dans le premier cas la chronologie adoptée est liée aux moments de la prière, alors qu'elle s'en détache pour le second, mais plutôt d'un découpage du temps qui diffère d'une langue à l'autre. Une même réalité extralinguistique est soumise à des découpages linguistiques non superposables.

Toutefois, dans d'autres circonstances, le traducteur opère le même découpage chronologique, mais à un même terme « الفجر » par exemple, le traducteur hésite entre, non des traductions différentes, mais entre des paraphrases en extension et d'autres en réduction comme dans les exemples « و عند أذان الفجر سمع الباب و هو يفتح » (L. K. p. 125), « مع الفجر » (L. K. p. 84) rendus respectivement par « *Au moment où le muezzin appelle à la prière de l'aube, il entend la porte qui s'ouvre* » (V.C. p. 121) ; « *Ce matin, à l'aube* » (V.C. p. 81).

Nous pouvons conclure avec G. Mounin que le « *filet linguistique français n'aurait, pour saisir cette réalité linguistique* »²⁵ et pour bâtir une construction analogue à un champ lexical du texte source, que des mailles et des pierres différentes à sa mosaïque. D'où une déperdition de la charge sémantique au cours du transfert.

Pour terminer cette contribution consacrée aux écarts lexicaux du texte source par rapport au texte cible, nous pouvons dire que les infidélités mises en reliefs ressortent parfois d'un choix délibéré du traducteur, d'autres fois de contraintes inhérentes à la langue elle-même.

Pour le montrer, je me suis basée, d'abord, sur des exemples où le traducteur a choisi de procéder à des étoffements, à des économies et à des transformations du lexique du texte source. Il y est question, dans certains cas, des choix délibérés du traducteur. Dans d'autres

²³ Ibid., p. 74.

²⁴ Ibid., p.74.

²⁵ Ibid., p.78.

cas il s'agit de contraintes liées au lexique lui-même. Ensuite, nous avons examiné des exemples où le traducteur était dans l'incapacité de transposer un signe linguistique par un autre aussi motivé que son prédécesseur. Certains noms communs, anthroponymes et toponymes mis à l'examen montrent bien la difficulté de traduire toutes les composantes sémantiques et culturelles qui concourent à la genèse du sens. Enfin, je me suis arrêtée sur la difficulté de traduire un champ lexical par un autre qui lui est équivalent.

Si le lexique est rebelle, à lui seul, à toute forme de traduction qu'en est-il des autres composantes qui concourent à la création du sens, à savoir la syntaxe ou le style par exemple ?

Bibliographie

- Ballard, Michel (2001), *Le nom propre en traduction*, Paris : Ophrys.
- Henry, Jacqueline (2000), « De l'érudition à l'échec : la note du traducteur », in *Meta*, 45 (2), Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, pp. 228-240.
- Leroy, Sarah (2004), *Le Nom propre en français*, Paris, Ophrys.
- Lungu-Badea, Georgiana (2011), « La traduction (im) propre du nom propre littéraire », *Translationes*3, Timișoara : Editura Universității de Vest, pp.65-79.
- Mounin, Georges, (1963), *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- OSMAN Khaled, *Le Voleur et les Chiens*, de Naguib Mahfouz, Sindbad, Paris, 1986.
- Pascale Sardin (2007), « De la note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte » in *Palimpseste*, N°20, Presse Sorbonne Nouvelle, Paris, pp. 121-136.
- RAKOVÁ, Zuzana (2014), *La traduction des noms propres dans deux romans hugoliens* (Translations of propernames in twoHugoliannovels). *Romanica Olomucensia*, Olomouc:UniverzitaPalackého v Olomouci, Filozofická fakulta, pp.51-65.
- Vinay, J.P., Darbelnet, J. (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier.